

Vrbková, Vlasta

Le sens et les possibilités de son appréhension

Études romanes de Brno. 1975, vol. 8, iss. 1, pp. 45-62

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/112976>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LE SENS ET LES POSSIBILITÉS DE SON APPRÉHENSION

VLASTA VRBKOVÁ

Le monde humain nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification. Le monde ne peut être dit „humain“ que dans la mesure où il signifie quelque chose.

A.—J. Greimas, *La Sémantique structurale*, p. 5.

„La langue est un fonctionnement de formes porteuses de substance“¹. Nous avons choisi cette définition de Bernard Pottier, parce qu'elle a l'avantage de souligner l'essentiel dans le fonctionnement de chaque langue, à savoir l'unité inséparable entre la forme et la substance. Or, l'analyse d'une langue (nous pensons évidemment à une langue naturelle) ne pourra se targuer d'être complète et exhaustive si elle ne tient pas compte à la fois de la forme et de la substance des unités linguistiques. En effet, l'étude de la forme, que ce soit au niveau phonologique, morphologique, lexical ou syntaxique, suppose l'existence et la connaissance du phénomène de sens à chaque niveau respectif.

On ne peut par exemple soumettre à l'analyse le système phonologique d'une langue inconnue, car pour différencier entre les qualités pertinentes et non pertinentes des phonèmes, l'appel constant à la substance est de rigueur. De même les tentatives pour définir le système grammatical d'une langue seront vouées à l'échec, tant qu'on voudra se limiter au plan strictement formel, car la grammaire n'est rien d'autre qu'un ensemble de paradigmes qui expriment „certaines notions générales de la référence spatiale et temporelle, de la causation, du procès, de l'individualisation, etc.“² Il devrait s'ensuire que dans l'histoire de la linguistique, les problèmes du sens ont joui d'une attention au moins égale à celle qui a été accordée depuis des siècles au côté formel des langues. Pourtant, il n'en est rien.

„Il faut reconnaître que la sémantique a toujours été la parente pauvre de la linguistique (...) Même une fois dénommée et instaurée, elle n'a cherché qu'à emprunter ses méthodes, tantôt à la rhétorique classique, tantôt à la psychologie de l'introspection.“³ En effet, il fallait attendre le début du siècle pour la voir enfin s'affirmer dans *l'Essai de sémantique* de Michel Bréal.⁴ Encore faut-il souligner que M. Bréal conçoit la nouvelle science sous un aspect assez restreint et qui correspond approximativement à l'approche sémasiologique. Le point de départ de l'analyse de M. Bréal est toujours le

¹ B. Pottier, *Vers une sémantique moderne*, TLL Strasbourg 1964, II, 1, p. 108.

² J. Lyons, *Linguistique générale*, „Langue et langage“, Larousse, p. 336.

³ A.—J. Greimas, *Sémantique structurale*. Recherche de méthode, „Langue et langage“, Paris, Larousse 1966.

⁴ W. Schmidt, *Bedeutung und Begriff*. Zur Fundierung einer sprachwissenschaftlichen Semantik, Braunschweig, Friedrich Vieweg & Sohn, p. 40;

voir aussi A. Schaff, *Úvod do sémantiky*, Praha 1963, NPL, premier chapitre.

signifiant d'un signe linguistique en tant qu'élément stable auquel s'attachent successivement plusieurs signifiés différents. Ce qui importe pour le linguiste, c'est d'expliquer les changements dans le plan du signifié et de classer les différentes causes (linguistiques, logiques, psychiques, relevant de la réalité extralinguistique) qui se trouvaient à leur origine. La description du sens sous l'aspect des ses changements a apporté beaucoup de notions utiles à la sémantique, notamment dans le plan diachronique; néanmoins le problème central de la nouvelle science, celui de l'organisation (de la structuration) du sens au sein du lexique reste un problème ouvert.

A la différence de la sémantique diachronique, représentée par M. Bréal, et qui a déjà abouti à certains résultats positifs, la sémantique synchronique se trouve toujours au stade de son élaboration. Nous savons même qu'en Amérique, l'école descriptiviste de L. Bloomfield a voulu reléguer la sémantique hors les limites de la linguistique. De temps en temps, de pareilles opinions se font entendre même de nos jours. On s'interroge: „Est-on bien en droit de constituer une discipline dont l'objet, les méthodes et les buts sont si hétérogènes et contestables?“ Pourtant, toute une armée de sémanticiens s'est déjà engagée sur les voies sinueuses de la signification. Sans exagération, on peut parler avec M. Leroy d'un „renouveau de la sémantique“⁵ dès le début des années cinquante. C'est en 1951 que parut le livre de S. Ullmann, le livre qui joua suivant M. Leroy le rôle d'un grand stimulateur. C'était le livre qui portait le titre *The Principles of Semantics*. Dans l'état actuel de la recherche, la diversité d'approches et de méthodes a abouti à une situation où divers courants et écoles sémantiques s'attaquent au problème majeur de leur science, au problème du sens, par les voies les plus diverses et aboutissent par conséquent aux résultats les plus variés. Il y a, à notre avis, deux facteurs essentiels qui expliquent cette énorme diversité de méthodes en sémantique:

1° Il est évident que dans chaque science, la définition et la délimitation de l'objet de la science implique déjà des théorèmes nécessaires à la construction d'une méthode. C'est là justement que surgit la première grande difficulté pour la sémantique, car le sens est à tel point complexe qu'on n'a pas abouti jusqu'ici à une définition univoque. Or, suivant qu'on adopte telle ou telle définition, on est amené à tel ou tel type de méthode d'investigation.

2° Les langues naturelles qui font l'objet de la sémantique sont à considérer comme des systèmes signifiants spécifiques, comme l'un des types de systèmes signifiants en général. Il est donc nécessaire d'inclure la sémantique linguistique dans l'ensemble d'une discipline plus générale, la sémiotique, qui étudie la signification et les systèmes de signes. Pour rendre bien compte de tous les facteurs qui entrent dans la définition du sens, la sémantique doit maintenir et développer ses contacts avec les disciplines telles que la philosophie, la logique, la psychologie, la théorie de l'information, la cybernétique, l'anthropologie, la pédagogie, etc.⁶ Tous ces contacts, évidemment, pour être enrichissants (et cela pour les deux côtés) n'en constituent pas moins un grand danger pour l'homogénéité méthodologique de la sémantique linguistique.

⁵ H. Geckeller, *Zur Wortfelddiskussion*. Untersuchungen über Gliederung des Wortfeldes „alt-jung-neu“ im heutigen Französisch, München, Wilhelm Fink Verlag, Internationale Bibliothek für allgemeine Linguistik, Band 7, 1961, pp. 23—24.

⁶ W. Schmidt, op. cit. p. 1.

La sémosis⁷ et surtout sa forme la plus courante, la communication au moyen des langues naturelles, est un processus groupant trois facteurs au minimum dont chacun joue son rôle dans la constitution du sens:

1^o le facteur humain: la communication suppose le sujet parlant, celui qui communique quelque chose, et son interlocuteur, celui qui interprète le contenu de cette communication. Tout sujet parlant est caractérisé par certaines qualités et attitudes intellectuelles, affectives, morales, etc., qui influencent nécessairement la communication en question. Mais le facteur humain implique surtout l'activité mentale, des associations et notamment un appareil conceptuel joint à la faculté de construire des idées. Les associations et les idées ne sont évidemment pas de l'esprit pur; leur unique façon d'exister et de se manifester est

2^o la langue, qui constitue ainsi le deuxième facteur de la sémosis. Il nous reste enfin à ajouter

3^o la réalité extralinguistique, le troisième facteur important de la sémosis, qui compte deux éléments distincts: le monde objectif, milieu naturel qui entoure l'homme, et le monde humain, la société avec toutes les institutions que les hommes ont créées au cours de l'histoire.

Cette énumération des facteurs essentiels de la sémosis et (en même temps) de la communication ne fait que résumer des vérités bien connues de chaque sémiologue ou sémanticien, mais elle nous apporte l'avantage de pouvoir mettre bien au clair:

1^o les trois grandes voies d'investigation qui s'ouvrent à la sémantique suivant qu'elle souligne l'importance de tel ou tel facteur sémiotique;

2^o les rapports qui existent entre les trois facteurs de la sémosis. Parmi les trois rapports qui peuvent être étudiés, nous voulons attirer l'attention du lecteur notamment sur ceux qui existent entre la langue et la pensée d'un côté, entre la langue et la réalité extralinguistique de l'autre. Quant au troisième rapport impliqué dans le triangle sémiotique, nous le laissons de côté, car le rapport entre la pensée et le monde, dont l'étude équivaut à évaluer les possibilités de la pensée humaine de connaître le monde, n'intéresse plus directement une sémantique linguistique qui est la nôtre.

Il serait naturellement vain de vouloir trouver un ordre de priorité entre les trois facteurs de la sémosis nommés ci-dessus, car ils sont tous trois des éléments dont le sens est la fonction. Mais puisque chaque analyse scientifique, pour ne pas tomber dans l'éclectisme, doit se limiter à l'un de ces trois aspects du sens ou du moins en choisir un qui soit mis au premier plan, nous rencontrons dans le grand ensemble de la sémantique prise au sens le plus général plusieurs disciplines scientifiques plus ou moins autonomes dont chacune, à sa façon, contribue à l'élucidation des problèmes sémantiques. Essayons d'esquisser brièvement (plutôt à titre d'orientation que pour formuler des critiques et des appréciations de telle ou telle tendance ou école sémantique)

⁷ „Le processus, dans lequel quelque chose fonctionne en qualité de signe, peut être appelé sémosis. Suivant une tradition remontant jusqu'aux anciens Grecs on suppose qu'elle englobe trois (ou quatre) facteurs: ce qui agit en tant que signe, ce à quoi le signe réfère, et son effet sur un interprète; c'est grâce à cet effet que le langage devient signe pour l'interprète. (...) L'interprète peut être inclu comme quatrième facteur.“ Traduit de C. W. Morris, *Základy teorie znaku*, Lingvistické ústávký 1, Sémiotika sv. 2, Praha, SPN, p. 12.

les principaux courants sémantiques et de définir leur place respective dans le corps total de la sémantique. La sémantique étant une science en devenir, le classement présenté ci-dessous ne prétend pas être définitif.

1^o Le premier groupe de notre classement est réservé aux disciplines sémantiques se spécialisant au facteur humain de la sémosis, plus précisément aux éléments intellectuel et psychique de celui-ci.

Le problème de la pensée, de l'appareil conceptuel et du choix (de la construction) d'une langue scientifique est traité par exemple dans la sémantique logique (liée notamment au nom de B. Russell), dans la syntaxe logique (représentée par Carnap), dans le conventionalisme (R. Carnap) et dans la philosophie sémantique, le soi-disant empirisme logique, dont les thèses ont été formulées par L. Wittgenstein. Bien que la plupart de ces disciplines aboutissent à des conclusions gnoséologiques inacceptables pour le matérialisme dialectique, à savoir au solipsisme et à la constatation que le contenu exclusif de la connaissance humaine se ramène aux perceptions du sujet⁸, elles n'en sont pas moins une source inépuisable d'idées générales sur la langue et sur son rôle dans le processus de la connaissance. L'intérêt principal de ces théories est évidemment ailleurs, dans le traitement de problèmes mathématiques, logiques et gnoséologiques, mais nous voulons nous borner ici à leurs implications applicables au domaine de la sémantique linguistique et, en partie, à celui de la philosophie du langage.

La sémantique logique est née de la reconnaissance du fait que la langue, qui sert traditionnellement d'instrument de la recherche scientifique, peut en faire aussi l'objet. Dans l'analyse logique de la langue naturelle, B. Russell trouve la solution des vieux paradoxes linguistiques qui naissent nécessairement dans la langue naturelle, laquelle ne distingue pas formellement entre les soi-disant univers du discours. La réforme proposée par Russell, entrée dans l'histoire de la logique sous le nom de la théorie des types, tend à limiter le caractère universel de la langue. Elle peut être ramenée à l'exigence suivante: „La constatation qui touche tous les membres d'une classe ne peut être en même temps membre de la classe en question.“ Là où la langue n'obéit pas à cette exigence, on rencontre des assertions qui manquent de sens. Un autre type d'antinomie linguistique, la soi-disant antinomie de Ramsey, découle de la confusion bien fréquente dans la langue naturelle entre les différents niveaux du discours. Très souvent, on confond dans le discours le niveau de la langue-objet et de la métalangue en oubliant que le premier n'est qu'un fragment du second dont l'inventaire doit impliquer, à côté de l'ensemble des mots de la langue-objet, une terminologie descriptive générale et les expressions désignant les rapports logiques. La langue, si elle veut rester logique, doit éviter les propositions du type „c n'est pas une assertion vraie“ ou les termes du type „heterologisch“ (la soi-disant antinomie de Weyl), où la langue-objet (l'assertion c; -logisch) se trouve confondue avec sa métalangue (vraie; hetero-).

La reconnaissance d'une hiérarchie entre les niveaux du discours, du rapport entre une langue-objet et une métalangue qui la décrit, fit naître l'intérêt pour la description de la langue, pour une sémantique au sens le plus général possible, la syntaxe logique. Dans la syntaxe logique, ce qui est soumis à l'analyse,

⁸ voir A. Schaff, op. cit.

ce sont des rapports entre les expressions, abstraction faite et du sujet qui emploie ces expressions, ainsi que des objets qui sont désignés par ces expressions. La syntaxe logique se limite à construire les expressions de la langue et à définir les règles de transformation logique.⁹ La langue, suivant Carnap, est une sorte de calcul. Carnap, évidemment, reconnaît l'importance des analyses linguistiques, psychologiques ou sociologiques pour la détermination du sens. Pourtant, il pousse plus tard à l'extrême sa théorie, lorsqu'il formule les postulats de la direction conventionnaliste du Cercle de Vienne: „Il n'y a pas une seule logique vraie et objective — le choix d'une langue et d'un ensemble de règles auxquelles cette langue est soumise est tout à fait arbitraire, la logique est de caractère purement conventionnel.“

Pour la philosophie sémantique (le soi-disant empirisme logique), représentée notamment par M. Schlick, R. Carnap et L. Wittgenstein, la langue ne constitue pas un des objets de la philosophie, mais devient son unique objet. M. Schlick caractérise la philosophie comme „l'activité par laquelle on élucide le contenu des propositions.“ Pour Carnap, la philosophie est la logique de la science. Les philosophes sémantiques du Cercle de Vienne ont élaboré aussi une philosophie de la langue où l'on donne une interprétation extrêmement conventionnaliste des faits linguistiques. Chaque langue constitue un système construit par un choix libre, un système arbitraire, conventionnel et fermé qui n'admet pas la traduction dans une autre langue. Les partisans de cette théorie ne font pas de distinction entre une langue formalisée, artificielle et arbitrairement construite par un sujet ou un groupe de sujets, et la langue naturelle, œuvre collective d'une communauté linguistique qui se constitue et qui évolue successivement au cours des siècles et même des milliers d'années de l'histoire. Ils n'ont pas non plus saisi une autre différence essentielle entre la langue naturelle et les codes artificiels: les langues naturelles ont leur autonomie relative, leurs unités sémantiques élémentaires aussi bien que leurs propositions peuvent être définies à l'intérieur du système, tandis que pour expliquer le sens des membres d'un code artificiel, il faut recourir aux procédés de la langue naturelle, langue de base, langue primaire. C'est que pour mettre au point un système sémantique artificiel, il faut définir d'abord ses conventions au moyen de la langue naturelle. En analysant la langue naturelle, les philosophes du Cercle de Vienne ont surtout cherché à évaluer jusqu'à quel point la langue est au service de la logique en attirant l'attention notamment sur les cas où la langue engendre des propositions illogiques ou simplement dépourvues de sens. Suivant la conception formulée par le plus éminent représentant de la philosophie sémantique, Ludwig Wittgenstein, dans son *Tractatus logicophilosophicus*, on ne propose pas une réforme du langage naturel et encore moins la construction d'un langage idéal qui remplace le langage naturel. Le devoir que Wittgenstein assigne à l'analyse logique consiste à élucider les formulations de la langue naturelle à l'aide de l'analyse logique. L'analyse logique doit être appliquée comme une sorte de „thérapie“ de la langue,¹⁰ comme un instrument qui sert à déceler la structure cachée de la langue et par là à „dispenser le nuage qui couvre la pensée discursive.“¹¹

⁹ La transformation logique trouve son application linguistique dans la grammaire générative (transformationnelle).

¹⁰ M. S. Kozlova, *Filosofija i jazyk*, Moskva, Izdatel'stvo Mysl 1972, p. 203.

¹¹ *ibid.*, p. 203.

La langue naturelle, comme d'ailleurs chaque système signifiant, est un jeu réglé par un ensemble de règles. Mais en comparant la langue à un jeu, Wittgenstein néglige un fait bien important: le sens ou mieux les sens formulés dans les langues-jeux ne sont valables que dans les limites de leur univers hermétiquement clos, tandis que les expressions et propositions de la langue naturelle renvoient par leur sens au-delà du système formel dont elles font partie, bien mieux encore, elles n'acquièrent leur sens plein et concret que dans la mesure où elles sont appliquées à une situation historique, sociale et culturelle déterminée. C'est là que réside à notre avis le caractère spécifique de la langue naturelle par rapport aux systèmes artificiels. La langue occupe une place privilégiée, à part parmi tous les systèmes signifiants. Malgré certaines analogies qui peuvent être employées avec profit en sémantique linguistique et qui renferment des vérités théoriques bien précieuses, il faut que nous insistions sur la nécessité d'étudier la langue dans la complexité de tous ses aspects. En ce qui concerne l'application des concepts logiques à la sémantique linguistique, les logiciens (Tarski par exemple) se montrent beaucoup plus optimistes que ne le sont les linguistes qui demandent qu'on explique la manière dont les termes de la logique formelle devraient être modifiés pour satisfaire aux besoins de l'analyse des langues naturelles. Suivant W. Schmidt¹² (qui incarne le point de vue linguistique), les différences de base qui existent entre les deux domaines vont plutôt à l'encontre de leur rapprochement. Malgré des analogies de surface, les concepts fondamentaux des deux domaines tels que 'vrai', 'faux', 'désignation', 'sens', etc., accusent des différences considérables. Ajoutons-y encore que des idées fécondes peuvent surgir même de la confrontation des points de vue des deux disciplines. Par la constatation des identités, mais surtout des différences, la sémantique linguistique pourrait mieux définir sa place propre dans l'ensemble des disciplines sémantiques.

Les unités lexicales permettent de fixer un appareil conceptuel, les rapports et les procédures logiques, mais ce n'est là qu'une des fonctions importantes que la langue assume. Chaque mot, qu'il soit dit, écrit ou seulement pensé, évoque dans l'esprit de chaque locuteur, auditeur ou lecteur des associations de différentes sortes. D'après les psycholinguistes (le groupe de travail constitué par C. E. Osgood, G. J. Souci et P. H. Tannenbaum, auteurs du livre *The Measurement of Meaning*, publié en 1957), ces associations sont mesurables. Après avoir „mesuré“ les associations nées d'un mot dans un groupe d'informants assez important, on est autorisé à calculer la valeur statistique du mot, son „semantic differential.“ Les informants „évaluent“ le sens de chaque mot analysé dans un „semantic framework,“ constitué par trois facteurs dominants. A l'intérieur de chaque facteur, la valeur de chaque mot est appréciée par une croix inscrite sur un des sept points de l'échelle. Cette expérience ne manque certainement pas d'intérêt pour la psychologie, mais elle devient discutable lorsqu'on l'apprécie du point de vue de la sémantique linguistique. Ainsi, la plupart des linguistes se rejoignent dans une évaluation sceptique des résultats obtenus dans le domaine de la psychosémantique. La psychosémantique, disent-ils, voudrait „mesurer“ la valeur sémantique des mots, mais elle arrive au plutôt à établir des chiffres qui illustrent la

¹² W. Schmidt, op. cit. pp. 39—40.

valeur connotative (émotive) des mots, variable d'un sujet à l'autre. Décidément, les „semantic differentials“ n'offrent qu'une base absolument douteuse aux investigations de la sémantique visant à définir un sens objectif, systématique du mot.¹³

2^o La réalité extralinguistique constitue le deuxième facteur important de la définition du sens. Nous avons déjà souligné plus haut que le sens formulé par une langue naturelle ne trouve sa justification qu'au moment où il est rapproché des phénomènes de la réalité extralinguistique auxquels il réfère. Découvrir la nature du sens linguistique par le biais du rapport de dénotation, c'était le but que se sont fixés les fondateurs de la méthode „Wörter und Sachen“ H. Schuchardt et R. Meringer.¹⁴ Dès l'année 1909 commence à paraître une revue portant le même titre et publiée par R. Meringer et W. M. Lübke. Bien que H. Schuchardt et les autres membres du mouvement proclament que leur but est d'aboutir à l'approfondissement de nos connaissances dans la sphère de la sémantique, nous devons constater que la „dame sémantique,“ qu'ils avaient préférée à la „dame phonétique,“ cède le pas aux études des faits extralinguistiques, notamment ethnologiques et socioculturels. Pour les représentants de la méthode „Wörter und Sachen,“ les mots sont une sorte d'étiquette attachée aux objets, donc le sens du mot est à chercher dans la chose désignée. Ce rapport de solidarité entre la chose et le mot se maintient parfois pendant des siècles d'histoire et permet même d'expliquer l'étymologie du mot par les changements survenus dans l'histoire de la chose. On voit bien que la portée d'une telle méthode a été bien limitée et que les postulats, basés sur le parallélisme entre l'histoire des choses et l'histoire des mots, ne peuvent inspirer la recherche sémantique actuelle. Ce que la méthode de „Wörter und Sachen“ a complètement négligé, c'est le fait que le sens du mot en tant que concept référentiel est défini en premier lieu par le fonctionnement du mot à l'intérieur du système lexical de la langue. Le rapport qui relie la langue à la réalité est infiniment plus complexe que ne l'avaient supposé les linguistes du groupe „Wörter und Sachen.“ En tout cas, cette méthode a apporté de bonnes preuves de l'existence de ce rapport, existence qui ne va pas de même pour les représentants d'une tendance extrême à l'intérieur de la philosophie sémantique (voir plus haut, p. 48).

La linguistique anthropologique représente une autre méthode qui tend à dépasser les limites des structures immanentes du système de la langue dans la direction de la sphère socioculturelle. Elle est développée par le groupe de linguistes auquel appartiennent (entre autres): H. Hoijer, D. Lee, J. H. Greenberg, Ch. F. Hockett, C. F. Vogelin et E. A. Nida.¹⁵ Dans la conception de ce dernier, par exemple,¹⁶ on cherche à définir les parallélismes qui se dégagent des comparaisons entre les faits socioculturels et les structures des unités

¹³ cf. par exemple la critique suivante: „Was hier (...) in Wirklichkeit gemessen wird, sind nicht sprachliche Bedeutungen, sondern vielmehr Reaktionen von Hörern auf Sprachliche Bedeutungen, die durch vorgegebene Oppositionspaare von Adjektiven eingegrenzt sind. Der rein sprachwissenschaftliche Wert solcher Untersuchungen ist wohl recht gering anzusetzen, d. h. er bleibt auf den konnotativen Bereich beschränkt.“ de H. Geckeller, op. cit. p. 38, ou W. Schmidt, op. cit., p. 47.

¹⁴ B. E. Vidos, *Handbuch der romanischen Sprachwissenschaft*, pp. 50—58.

¹⁵ E. A. Nida, *A System for the Description of Semantic Elements*.

¹⁶ W. Schmidt, op. cit. pp. 44—46.

linguistiques. Pour définir le sens du mot, il faut l'encadrer dans le contexte ethnolinguistique qui lui est propre. Le véritable sens du mot ne peut être saisi qu'au moyen de ces „cultural patterns“ qui représentent en même temps le critère de la justesse d'emploi du mot. Nous suivons W. Schmidt lorsqu'il qualifie la méthode anthropolinguistique d'enrichissante et ouvrant de nouvelles perspectives à l'étude de la langue.¹⁷

3^o En ce qui concerne la façon de voir le problème du sens, c'est naturellement le troisième facteur de la sémiologie, la langue, qui se trouve au centre de notre intérêt. Le sens, de par sa nature même, n'est pas saisissable directement, pourtant c'est la sphère de la langue avec ses mots et ses propositions qui offre, à notre avis, une base relativement bien définie à la recherche sémantique. Définir l'organisation de la substance au sein d'une langue revient à découvrir (par voie inductive) certaines catégories sémantiques généralement valables, puis à étudier successivement, comment ce réseau théorique des valeurs sémantiques est relié aux différents plans formels (les plans morphématique, lexématique, syntagmatique, celui de la phrase et même celui d'un texte global). Voilà en gros le programme (à long terme) que voudrait réaliser la sémantique structurale. Le terme de sémantique structurale est appliqué aujourd'hui à un nombre fort élevé de tendances et directions hétérogènes. La vue d'ensemble est celle d'une „diversité presque décourageante d'opinions, d'idées, de conceptions, de buts et de méthodes.“¹⁸ Le seul point commun de toutes ces tendances est l'hypothèse¹⁹ qui suppose que la substance est structurée et qu'elle est structurée suivant le principe d'opposition. Nous sommes persuadés que même aujourd'hui, on n'est autorisé à parler de la structure sémantique homogène qu'au niveau d'une hypothèse de travail. Le seul fait indubitable, c'est l'existence de certains rapports structuraux à l'intérieur des ensembles lexicaux, nommés champs, domaines ou sphères. Cependant de l'affirmation de telles structures sémantiques partielles à la découverte des structures qui soustendent la totalité du système, le chemin à parcourir est encore long.

Pour délimiter le concept de structure sémantique en tant que phénomène linguistique, nous croyons utile d'attirer l'attention du lecteur aux rapports qui existent :

- 1^o entre le facteur linguistique et le facteur humain (plus exactement logique) du sens
- 2^o entre les facteurs linguistique et extralinguistique, autrement dit le rapport entre la langue et la réalité objective.

ad 1^o) Pour démontrer l'existence d'une structuration linguistique du sens, il faudra prouver son autonomie relative par rapport à la pensée. Que la langue soit en rapport avec la pensée, c'est un lieu commun reconnu par tous, que ce soient des linguistes, des logiciens ou des philosophes. Cependant pour ce qui est de la qualité d'un tel rapport, les avis diffèrent considérablement. Une première position extrême est celle que soutiennent les représentants des

¹⁷ *ibid.*, p. 46.

¹⁸ voir O. Ducháček, *La sémantique structurale*, SPFBU A 17, pp. 23—40, p. 38.

¹⁹ L'essentiel de cette hypothèse est fondé sur la supposition que la langue est un ensemble homogène et que tous ses plans sont isomorphes.

méthodes logiques en linguistique. Suivant leur conception, les structures de la langue qu'on veut découvrir ne sont pas des structures linguistiques immanentes, mais des structures qui correspondent à la structuration de la pensée humaine. Occuper une telle position revient à nier le problème de la structure du sens au niveau de la langue, puisque la structure linguistique serait déduisible de la structure logique. Pourtant, cette position extrémiste devient insoutenable dès lors qu'on y oppose quelques-uns des arguments suivants :

a) La phrase n'est pas forcément l'expression d'un jugement, elle peut aussi bien rendre une question, un ordre, etc.

b) Les tournures impersonnelles, dont la construction n'est pas définie par le rapport entre le sujet et le prédicat, deviennent problématiques.

c) Le concept en tant qu'unité de la pensée est qualitativement différent du mot-unité de la langue. Des dizaines de mots correspondent parfois à un seul concept²⁰ En outre, le mot n'est pas toujours lié à un concept logique; c'est surtout le cas des interjections et des onomatopées. Les mots auxiliaires (grammaticaux), indispensables dans le fonctionnement de la langue, ne peuvent pas non plus être considérés comme éléments conceptuels.

d) Les catégories grammaticales sont nettement distinctes des catégories logiques. Ce qui caractérise à notre avis les catégories grammaticales par rapport aux catégories logiques, c'est que leurs membres peuvent appartenir à plusieurs catégories du système, suivant qu'on leur assigne telle ou telle place dans la structure de la phrase. C'est là une bonne preuve de la souplesse et du dynamisme du système grammatical qui ne trouve pas son pendant dans la sphère du système logique.²¹

De tels arguments et une quantité d'autres qu'on pourrait opposer au logicisme en linguistique semblent militer en faveur d'une thèse contraire qui pousse à l'extrême l'affirmation du caractère spécifique des structures de la langue. D'après H. Steinthal,²² les sphères logique et linguistique sont incompatibles, la pensée et la langue représentent deux domaines parfaitement autonomes. De ce fait, l'étude des structures immanentes ne nous apprend rien sur la structure logique et vice versa. Il va sans dire que l'acceptation de la thèse de Steinthal implique la négation du rapport dialectique entre la langue et la pensée, rapport qui se trouve à la base de la gnoséologie marxiste. Si l'on tire toutes les conséquences de l'autonomie absolue de la langue par rapport à la pensée, on aboutit aux positions de la direction conventionnaliste dans le groupe des philosophes du Cercle de Vienne. Suivant L. Wittgenstein et ses disciples, la langue est une structure arbitraire, dont le choix se fait par pure convention et à laquelle on pourrait substituer un nombre illimité de structures formelles, ayant leurs propres appareils conceptuels et leurs propres procédures „logiques.“ Ce que nous appelons lois „objectives“ de la pensée n'est rien

²⁰ Il suffit de penser à la richesse d'expressions qui sont liées au concept de beauté. L'analyse en détail des expressions de beauté en français a été mise au point par O. Ducháček dans son *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Praha, SPN 1960.

²¹ voir V. Z. Panfilov, *Vzaimootnošenije jazyka i myšlenija*, Moskva Izdatelstvo „Nauka,“ 1971, pp. 4—5.

²² H. Steinthal, *Grammatik, Logik und Psychologie*, Berlin 1955, pp. 221—222 cité d'après V. Z. Panfilov, op. cit. p. 5.

d'autre qu'une logique arbitraire, conventionnelle, qui n'est pas valable au-delà du système qu'elle régit. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la fameuse phrase de Ludwig Wittgenstein: „Les limites de ma langue sont des limites de mon univers.“

A notre avis, la vérité sur le statut de la structure linguistique est à chercher dans un rapport dialectique entre la langue et la pensée. La langue, en effet, n'est ni le facteur déterminé, ni le facteur déterminant du rapport étudié, mais elle est dialectiquement liée à la pensée. L'existence d'une pensée pure, indépendante de son expression formelle, est un des théorèmes idéalistes, contredit par les investigations en linguistique, logique et psycholinguistique. Chaque pensée, quelque élémentaire qu'elle soit, a besoin d'être exprimée par une forme. De ce fait, il est juste de concevoir la forme linguistique comme isomorphe de la forme logique, et les propositions de la langue isomorphes des opérations logiques. Tout concept, qu'il soit „concret“ ou „abstrait“,²³ est le résultat de plusieurs procédures. A son stade le plus primitif déjà, l'espèce humaine se distingue nettement des espèces animales dans sa façon de refléter le monde objectif. L'homme perçoit et ses perceptions font immédiatement objet des processus d'analyse, de synthèse et de généralisation. Il perçoit par exemple non seulement différents types de mouvement, mais il est capable en même temps de subsumer ces différents types de mouvement à une catégorie commune (générale) et de distinguer, à l'intérieur de chaque catégorie, plusieurs types de mouvements suivant des critères qui caractérisent sa façon d'évaluer le mouvement. Cette faculté d'analyse, de synthèse et de généralisation est caractéristique de la pensée humaine à chaque étape de son développement; l'idée d'une pensée non conceptuelle est absurde. Ce qui distingue la pensée „civilisée“ de celle d'une nation dite „primitive“ n'est pas une différence qualitative des processus intellectuels, caractéristiques de la langue et de la pensée, mais seulement une différence qui découle de deux modi vivendi extrêmement divers. Ce qu'on explique souvent chez les nations „primitives“ comme manque d'abstraction correspond, à notre avis, au besoin d'insister sur le caractère spécifique de chaque phénomène ou objet de la réalité extralinguistique. Si un terme général (un archiléxème) „manque“ dans la structure, c'est que les usagers s'en passent, insistant plutôt sur des termes spécifiques. Leur capacité d'abstraire ne s'en trouve nullement compromise, parce qu'elle est impliquée dans la faculté de parler et qu'on peut en obtenir des preuves dans d'autres secteurs du lexique de la langue en question.

Tout ce que nous venons d'écrire à propos du rapport entre la langue et la pensée a pour but d'appuyer la thèse de l'unité dialectique des deux facteurs. Il nous reste encore à concilier deux faits apparemment inconciliables: d'un côté, nous insistons sur le caractère universel de la structure logique, de l'autre côté, nous voyons cette structure universelle exprimée dans des systèmes formels les plus hétérogènes. Et encore faut-il reconnaître que les structures formelles existantes ne représentent qu'une parcelle tout à fait négligeable dans cette infinité de structures théoriquement possibles et dont

²³ Que nous sachions, la dichotomie du concret et de l'abstrait n'a pas encore été mise à profit dans les analyses structurales en sémantique. Il semble d'ailleurs qu'au lieu d'une dichotomie concret vs abstrait, on pourrait trouver une typologie qui distingue plusieurs types (niveaux) d'abstraction.

chacune réaliserait d'une manière plus ou moins adéquate la structure générale de la langue. Nous ne croyons pas que la diversité formelle (typologique) des langues du monde contredise l'existence d'une pensée universelle, car à travers cette diversité, les contours d'une pensée universelle émergent. Si l'on admettait au contraire que chaque langue est liée à sa propre structure linguistique et logique, on affirmerait du même coup la non traduisibilité d'une langue naturelle en une autre. Mais nous avons déjà eu l'occasion de souligner que le propre de chaque langue naturelle, c'est de renvoyer au-delà d'elle-même. C'est là que toutes les langues se rejoignent.

„Il y a dans toutes les langues des éléments communs qu'il est convenu d'appeler les universaux de langage, et qui sont comme le dénominateur commun de notre humaine condition. En cela, toutes les langues sont traduisibles. Mais chacune porte également l'empreinte d'une vision du monde particulière, d'une mentalité, d'une sensibilité différentes, et en cela elles sont intraduisibles.“²⁴

Autrement dit, les langues se rejoignent dans la mesure où leurs systèmes se rattachent à la structure logique universelle et s'éloignent là où elles expriment les traits spécifiques de la psychologie nationale. Encore faut-il ajouter que même le facteur psychique a ses universaux définissables, dont l'existence réduit considérablement le nombre des cas intraduisibles.

Dans chacun de ces milliers de systèmes formels qui ont déjà été décrits, une seule et même structure logique est exprimée. C'est vrai que les liens entre la langue et la pensée sont nuls au niveau phonologique, mais à mesure qu'on monte dans la hiérarchie des niveaux linguistiques, de tels rapports deviennent de plus en plus nombreux de sorte qu'en syntaxe, on peut aller jusqu'à succomber à la tentative de considérer la phrase comme une sorte de jugement logique, tant les structures logique et linguistique se sont rapprochées.²⁵

Puisque la langue est intimement et inséparablement liée à la pensée et que dans chaque système formel on reconnaît, parfois sous des formes tout à fait différentes, une ossature commune à la pensée humaine, il faudra que la sémantique définisse les procédures analytiques qui mènent des structures sémantiques de surface, différentes d'une langue à l'autre, à une structure profonde, à un niveau où toutes les langues se rejoignent dans un „langage universel“ impliquant des catégories sémantiques généralement valables. Cela semble être aujourd'hui le problème capital de la sémantique linguistique, tout particulièrement de son courant structural auquel nous revenons ci-après. Si l'on arrive enfin à définir le langage commun qui soutend tous les systèmes, on obtiendra la meilleure preuve de l'unité dialectique entre la pensée et la langue. Nous sommes persuadée que toutes les langues naturelles ont la même logique qui contient des lois objectives de la pensée; ce n'est que par la façon dont cette logique est explicitée dans différents systèmes formels qu'elles diffèrent. Or, il s'ensuit que le langage de la logique peut être employé en sémantique linguistique et qu'il y est même indispensable.²⁶ Les contacts

²⁴ J. M. Wandruszka, *Esquisse d'une critique comparée de quelques langues européennes*, TLL V, 1, 1967, pp. 169—184, p. 183, cité d'après H. Geckeller, op. cit. p. 212.

²⁵ V. Z. Panfilov, op. cit., pp. 4—5.

²⁶ cf. par exemple la structure onomasiologique où s'intègrent, entre autres, les champs

entre la logique et la linguistique, si fréquemment attestés dans la recherche linguistique des deux dernières dizaines d'années, permettent de trouver des analogies instructives entre les deux disciplines, de rendre plus exacte la formulation des rapports sémantiques tels que l'antonymie, confondue traditionnellement avec la complémentarité, la synonymie, l'hyponymie et l'hyperonymie, l'incompatibilité de sens, etc. Nous sommes persuadés que de tels contacts aideront les sémanticiens linguistes à distinguer les principes de structuration relevant de la logique universelle de ceux qui ne sont déduisibles que d'une structure immanente de la langue. Mais pour affirmer l'autonomie (immanence) de sa structure sémantique, il faut prouver en outre que la structure de la langue est quelque chose de plus que l'explicitation des structures implicites de la réalité extralinguistique. Cela nous amène au deuxième des trois rapports à l'intérieur du triangle sémiotique, à celui qui relie la langue à la réalité extralinguistique.

Suivant L. Hjelmslev,²⁷ mettre au point une typologie du sens linguistique est une tâche beaucoup plus difficile que de définir la structure phonologique d'une langue. En confondant le sens en tant qu'unité référentielle et le référent (objet, événement, etc.), Hjelmslev pose que la substance de la langue, c'est le monde qui nous entoure, et que les plus petits sens des mots sont identiques avec les choses de ce monde. La lampe, dit-il, qui se trouve sur mon bureau, représente un sens spécial du mot lampe. Pour trouver des catégories dans le domaine des objets, individus, etc. de ce monde, on peut recourir à toutes les sciences qu'on connaît (sauf la linguistique évidemment), dont chacune constitue en quelque sorte une théorie de la substance linguistique, de la substance qui est étudiée isolément, sans qu'on prenne en considération le côté formel de la langue. A la fin de sa courte méditation sémantique, L. Hjelmslev aboutit à une constatation tout à fait absurde: la différence entre les langues qui existe au niveau phonologique est reprise, sous une forme différente, au niveau des choses. Puisqu'on ne trouve pas d'équivalences entre les signes de diverses langues, il faut en conclure qu'il n'y a pas d'équivalence des mondes respectifs. La diversité des langues du monde n'est que l'autre face de la diversité des mondes respectifs. La fausseté du raisonnement de Hjelmslev découle de la non-distinction entre les niveaux linguistique et extralinguistique du triangle sémiotique. Même si la distinction entre ces deux niveaux semble être hors discussion au niveau théorique, il devient parfois problématique de la maintenir au niveau pratique, qui est celui des analyses sémantiques de la structure linguistique. Autrement dit, la question se pose de savoir dans quelle mesure la structure de la langue est immanente par rapport au monde, dans quelle mesure le sémème (sens linguistique qui réfère à un objet, un

conceptuels, étudiés par O. Ducháček et quelques-uns de ses disciples. La structure onomasiologique, en effet, bien qu'elle représente un type fondamental de structuration lexicale, est façonnée et définie à la base du concept, donc d'une unité logique. Le fait que la sémantique linguistique ne dispose pas d'un métalangage immanent représente un argument sérieux contre le bien-fondé de cette branche linguistique. Les catégories de la description sémantique ne reflètent pas des structures immanentes de la langue. A la lumière de cette constatation deviennent problématiques les tentatives pour exclure de l'analyse structurale du lexique tous les principes taxonomiques qui relèvent des domaines extralinguistiques.

²⁷ L. Hjelmslev, *Jazyk*, Praha Academia, 1961, pp. 111—112.

événement, etc. extralinguistiques) est autonome par rapport à la chose nommée.

Dans l'analyse de la structure lexicale, cette distinction est de première importance. Suivant E. Coseriu, c'est la première parmi les sept distinctions qui sont à faire dans l'analyse du lexique: „Il faut distinguer entre ce qui est dû à la connaissance des „choses“ en tant que telles et aux opinions (...) à propos des choses et ce qui est dû au langage et établir quelles structururations du „signifié“ et quelles associations „sémantiques“ sont dues à des analogies non linguistique des objets et des états de choses réels. D'autre part, il faut se garder de ramener la structuration linguistique à la structuration „objective“ du réel, par exemple, en cherchant dans le langage les traits et les limites propres des objets.“²⁸

Coseriu, comme d'ailleurs beaucoup d'autres sémanticiens structuralistes, ne cherche pas dans la langue un système qui lui soit imposé du dehors (par la logique, par la psychie, par les faits extralinguistiques), mais l'expression d'une structure linguistique immanente. Suivant E. A. Nida, le sémanticien ne s'intéresse qu'à la façon dont la langue structure la substance en résolvant les ambiguïtés qui pourraient se produire.²⁹ Le problème ne se pose pas d'éclaircir les référents eux-mêmes, dit-il, mais de rendre compte des concepts qui sont liés, dans la pensée des locuteurs, au signe linguistique.³⁰ Le postulat de la distinction entre le sens linguistique et les référents est nettement formulé par U. Weinreich, l'un des représentants du structuralisme américain: „Above all, there must be a clearcut realisation that the province of linguistic semantics is the study not of denotation or reference, but of the designational system proper to each language.“³¹

Dans ce qui suit, nous voudrions démontrer que ce postulat, quelque justifié et utile qu'il puisse paraître, soulève de nombreuses difficultés au cours des analyses pratiques. Suivant Coseriu,³² le lexique de chaque langue comporte deux domaines distincts: un lexique structuré, linguistique, et un lexique purement „designatif“, nomenclatureur et terminologique, dont la seule „structuration“ est l'énumération. Souscrire à cette thèse équivaldrait à affirmer l'existence de deux lexiques différents au sein du système de la langue. En réalité, nous voyons que dans les lexèmes, l'énumération est souvent étroitement liée à la „structuration“ et vice versa. Chaque lexique compte beaucoup

²⁸ E. Coseriu, *Structure lexicale et enseignement du vocabulaire*, in *Les Théories linguistiques et leurs applications*, AIDE—LA 1967, pp. 9—51, p. 15.

²⁹ E. A. Nida, *Towards a Science of Translating*, cité d'après Gerd Wotjak, *Untersuchungen zur Struktur der Bedeutung*, Max Hueber Verlag, p. 125.

³⁰ *ibid.*, note 388, pp. 293—294.

³¹ U. Weinreich, *On the semantic Structure of Language*, p. 152, cité d'après H. Geckeler, *op. cit.*, p. 37; voir aussi G. Wotjak, *op. cit.* pp. 75—76: „Würde das Abbild als Anhalt des Zeichens betrachtet, so argumentieren die Anhänger der mikrolinguistischen Bedeutungs forschung, so hatte das zur Folge, dass der Linguist auch die Abbilder und damit letztlich auch die Relation Abbild — Objekt mit einbeziehen müsste, was aber nicht Aufgabe der Linguistik, sondern nur der jeweiligen Wissenschaften sein könne.“

³² „Mais l'important est qu'on reconnaisse que dans ce qu'on appelle le „lexique“ d'une langue, il y a de larges sections purement désignatives et où la seule 'structuration' possible est l'énumération, et d'autres qui sont structurées... qu'il y a un *lexique structuré, linguistique*, et un *lexique nomenclatureur et terminologique*.“ E. Coseriu, *op. cit.*, p. 18.

de nomenclatures populaires, zoologiques ou botaniques, qui se trouvent indéniablement à mi-chemin entre les nomenclatures et les véritables structures lexicales. Il serait faux de les considérer comme des structures purement énumératives, puisque chacun de leurs termes fait partie de plusieurs structures inhérentes à la langue en question.³³ Suivant Coseriu, les terminologies réfèrent directement et d'une manière non ambiguë aux classes de „designata,” donc elles représentent des classifications objectives. Par là, elles se détachent nettement des structures linguistiques, de caractère subjectif.³⁴

Nous croyons, contrairement à Coseriu, que même les termes techniques sont sujets à une structuration dite „subjective” dans la mesure où ils sont considérés et interprétés de différents points de vue. Nous n'allons pas contester le fait que les termes techniques ou scientifiques font partie des sous-systèmes lexicaux relativement clos et cohérents, pourtant les tendances opposées, c'est-à-dire les tendances vers l'incohérence et vers l'ouverture, peuvent être discernées, quoique dans une mesure beaucoup plus restreinte que ce n'est le cas du vocabulaire de base. Nous insistons également sur le fait que les terminologies spéciales n'ont qu'une autonomie relative et qu'elles gardent des rapports multiples avec le vocabulaire de base. En effet, une partie considérable des termes spéciaux sont des mots communs, employés dans des acceptions restreintes. C'est ainsi que cuve „grand récipient en forme de cuve, servant à différents usages” acquiert en viticulture un sens spécial. Tout signe linguistique, qu'il fasse partie du vocabulaire fondamental ou qu'il s'intègre dans une terminologie technique, est susceptible d'être employé dans la parole avec quelques modifications par rapport au sens de base, reconnu comme dominant. De telles déviations dans l'emploi du signe linguistique, qui découlent du besoin d'exprimer une idée originale ou de regarder des faits connus sous un jour nouveau, dissolvent petit à petit l'unité sémantique du mot et déterminent sa structure linguistique, subjective. Nous allons essayer de prouver qu'il n'est pas justifié, et cela pour des raisons à la fois linguistiques et gnoséologiques, de postuler la dichotomie entre structure linguistique (subjective) et structure énumérative, terminologique (objective) au sein du lexique, quelque pratique que cela puisse paraître dans l'analyse de la structure lexicale.

³³ cf. S. Ullmann dans son intervention sur le rapport de E. Coseriu „*Structure lexicale et enseignement du vocabulaire*,” Les Théories linguistiques et leurs applications, AIDELA 1967, p. 79.

³⁴ Plusieurs linguistes ont déjà attiré l'attention sur l'arbitraire du signe linguistique au niveau du signifié. Pour illustrer différents types de segmentation possibles, L. Hjelmslev donne l'exemple des mots qui désignent „l'arbre,” „le bois,” et „la forêt” dans trois langues indoeuropéennes: en français, en allemand et en danois:

français	allemand	danois
arbre	Baum	træ
bois	Holz	
forêt	Wald	skov

Dans quelle mesure les significations des mots peuvent-elles être considérées comme formant une structure? in: Proceedings of the Eighth International Congress of Linguists, Oslo 1958, pp. 636—654, p. 646, cité d'après G. Wotjak, op. cit., note 339, p. 289.

Pour les buts de notre explication, il faut se rendre compte que la substance, représentée par la totalité du monde extralinguistique, est un continuum non structuré, où l'on peut distinguer tout au plus quelques délimitations plus ou moins précises qui ne peuvent pas servir de base à une structuration dite „objective.“ Les parties du corps humain, par exemple, semblent être assez bien délimitées, pourtant les „terminologies“ qui les désignent dans différentes langues sont loin d'être isomorphes. C'est ainsi que la „terminologie“ française qui réfère au corps humain dispose de deux termes différents pour distinguer les prolongements qui terminent la main (terme *doigt*) de ceux qui terminent le pied (terme *orteil*), tandis que dans la langue tchèque, la „terminologie“ respective ne nous offre qu'un seul terme, à savoir le mot *prst*.

Va-t-on affirmer que les lexèmes désignant les parties du corps constituent une structure linguistique, ou sera-t-on enclin à y voir une structure objective? Il n'est pas nécessaire, à notre avis, de trancher ce problème, car toutes les structures dans la langue sont linguistiques, c'est-à-dire arbitraires dans la mesure où les connaissances extralinguistiques sont segmentées plus ou moins arbitrairement.³⁵ L'arbitraire du signe touche donc le signifiant ainsi que le signifié, toutefois l'arbitraire du signifié se limite à l'arbitraire de la segmentation de la substance. Pourtant il serait erroné d'affirmer que la pensée et la connaissance humaines soient prisonnières de catégories arbitrairement fixées dans la structure de la langue, comme cela ressort de la théorie du déterminisme linguistique.³⁶ Contrairement à B. L. Whorf, nous ne croyons pas que la relativité indéniable dans l'évaluation des couleurs, des rapports de parenté, des sons, etc., constitue un grave obstacle à une pensée et à une perception objectives. Par exemple les distinctions que fait chaque langue en matière des couleurs sont à la fois sommaires et arbitraires (d'ailleurs les membres de la communauté linguistique respective s'en rendent parfaitement compte), mais pourtant satisfaisantes aux besoins de la vie de tous les jours. S'il faut insister sur un teint spécial, pour lequel la langue ne dispose pas de terme corrélatif simple, on éprouve souvent des difficultés qu'on surmonte en forgeant une expression (un syntagme) ad hoc, par exemple: *rouge carotte*, *rouge groseille*, *rouge garance*, etc. Dans le commerce, un procédé courant de distinguer plusieurs teints de l'étoffe consiste à ajouter un index au nom de la couleur de base. Enfin, la couleur peut être mesurée en physique, science dont le langage permet de formuler les données objectives d'une manière encore beaucoup plus détaillée.

Nous avons dit que la substance linguistique n'est arbitraire que dans la mesure où elle est segmentée d'une manière arbitraire. Et encore convient-il d'ajouter que toutes les segmentations sont faites par les hommes et suivant les nécessités et les critères humains. Dans le cas des noms de couleurs et de leur catégorisation, cet arbitraire semble être absolu, mais à y regarder de près, on se rend compte que chaque langue construit son „spectre“ en accord

³⁵ Suivant le déterminisme (ou relativisme) linguistique, chaque langue impose une structure arbitraire à la perception qui est de ce fait différente suivant qu'on adopte les moyens de telle ou telle langue naturelle. Dans la relativité des structures qui sont inhérentes aux termes désignant le spectre et les rapports de parenté, Whorf a voulu voir la preuve du caractère arbitraire de chaque langue et par là la preuve de la subjectivité dans le domaine de la pensée et de la perception humaines.

³⁶ J. Lyons, *Linguistique générale*, „Langue et Langage,“ Larousse, pp. 329—331.

avec les exigences de la vie pratique ou de l'appréciation esthétique de la communauté linguistique respective.³⁷

Dans le domaine de la beauté, la structure du champ conceptuel respectif est loin de représenter une structure linguistique immanente, puisque, dans une large mesure, cette structure est tributaire de la structure des faits psychiques, ce qui est prouvé par de nombreuses analogies relevées entre différentes langues européennes en matière de termes esthétiques. Il n'est pas juste, croyons-nous, d'opposer des critères de structuration strictement linguistiques aux critères psychiques, comme essaie de le faire E. Coseriu.³⁸ Il ne faut pas s'imaginer que le champ conceptuel de la beauté soit structuré suivant des principes strictement linguistiques, puisque la langue ne fait que décrire différentes façons dont l'homme perçoit et apprécie la beauté. Dans chaque sphère du lexique, des critères non-linguistiques (extralinguistiques, logiques, psychiques) interviennent au même titre que les critères linguistiques dans la constitution des structures.

Appuyons cette thèse par l'exemple de la structure du champ conceptuel du travail, analysé en détail par M^{me} R. Ostrá. Dans son étude diachronique de la structure onomasiologique du travail en français, M^{me} Ostrá prouve assez clairement que les changements, survenus dans la structure dichotomique du champ conceptuel du travail en ancien français et qui ont abouti progressivement à une conception unique du concept de travail, sont tributaires des changements qui se sont produits dans la sphère des denotata, plus précisément dans le processus de travail, comme une suite de nouvelles conditions économiques et sociales.³⁹

Comme nous l'avons vu, la véritable structure du lexique contient, à côté d'une dimension arbitraire, donc strictement linguistique, une dimension „objective“, non-linguistique, qui fait partie intégrante de la structure de la langue. Et c'est justement grâce à cette dimension que les langues peuvent se rejoindre au niveau de la substance. A la lumière de ce que nous venons de constater, il faut rejeter l'hypothèse d'une structure du lexique organisée (en tout ou en partie) suivant des principes purement linguistiques, comme l'avait proposée E. Coseriu. Toutes les structures au sein du lexique doivent être considérées au même titre comme linguistiques, puisqu'elles font partie d'un ensemble structuré. Contrairement à Coseriu, nous affirmons que c'est le mot *boeuf* qui dégage l'idée d'endurance et de force, et non pas l'animal „boeuf.“⁴⁰ En effet, plusieurs rapports structuraux peuvent être nés des analo-

³⁷ voir O. Ducháček, *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Praha SPN 1960, pp. 191—192.

³⁸ E. Coseriu donne à sa critique la formulation suivante: „Une de ces classes „beau“ — „laid“ — qui, d'ailleurs, en ce qui concerne les distinctions internes, n'est pas „petite“ — a été étudiée récemment par un romaniste tchèque, précisément du point de vue de la théorie des Begriffsfelder, pourtant avec des critères plutôt psychiques que strictement linguistiques.“ *Pour une sémantique diachronique structurale*, Travaux de Linguistique et de Littérature II, 1, Strasbourg 1964, note de la p. 155.

³⁹ voir R. Ostrá, *Formování pojmu práce a jeho odraz ve vývoji francouzského lexika*, Filosofický časopis XX, 1972, 5, 637—649, pp. 648—649.

⁴⁰ „Toute chose peut être associée avec n'importe quelle autre qui se trouve constamment ou souvent dans le même contexte réel — comme la „charrue“ et le „boeuf“ de l'exemple de Ch. Bally — mais ceci n'a en soi rien de linguistique. De même, les idées de force, d'endurance, etc., c'est l'objet „boeuf“ (ou son image) qui les dégage

gies avec les rapports extralinguistiques (c'est notamment le cas de différents transferts de sens, de métaphores). Pourtant, ces rapports n'en font pas moins partie de la structure lexicale. Il suffit de penser à l'équivalent tchèque du mot *boeuf* qui, loin de dégager l'idée de force ou d'endurance, fait penser à l'idée de bêtise.

Remarque. Dans le contexte de ces quelques objections faites à l'adresse de Eugenio Coseriu, nous tenons à souligner que nos objections ne visent pas la totalité de la conception de l'auteur à qui la sémantique linguistique moderne doit plus d'une idée originale et enrichissante et que nous estimons profondément.

Le problème du rapport entre la langue et la réalité ne peut être résolu ni au profit de la langue, ni au profit de la réalité. La seule solution valable est celle qui voit dans ce rapport un rapport de détermination, de modification et de correction mutuelle, où la langue fonctionne tour à tour comme élément déterminant ou déterminé.

Deux possibilités s'ouvrent devant la sémantique structurale. D'après la première, on considère le côté spécifique, arbitraire dans la structuration d'une langue, on insiste sur les aspects par lesquels la structure lexicale étudiée s'affirme comme unique, donc intraduisible, sans analogies dans d'autres structures lexicales. Evidemment, le linguiste qui a opté pour cette possibilité ne peut pas aboutir à une typologie du sens linguistique; il n'y aspire d'ailleurs pas.

La deuxième possibilité est basée au contraire sur le fait que dans chaque langue, on retrouve, bien que sous des formes extrêmement variées, les mêmes structures sémantiques profondes,⁴¹ un langage universel de la pensée et de la connaissance humaines qu'il faut établir à mi-chemin entre la déduction et l'induction.

La première conception de la sémantiques structurale est que la langue est un phénomène historiquement, ethnologiquement, sociologiquement et culturellement déterminé qui appartient par là au secteur des sciences humaines. Si l'on considère la linguistique dans cette perspective, l'application des méthodes exactes ne peut pas trouver de justification.

La deuxième conception définit la langue en tant que code, système formel ou jeu dont les règles peuvent être définies à l'aide des sciences exactes, notamment de la logique et des mathématiques (cf. plus haut, p. 48). Les deux conceptions, quelques différentes qu'elles soient, trouvent leur droit de cité dans la sémantique structurale, car elles reflètent la caractère double du sens, déterminé à la fois linguistiquement et extralinguistiquement, et de la linguistique elle-même, ou plus exactement de sa branche sémantique, qui représente un élément de jonction entre les sciences humaines et exactes.

et non pas le mot *boeuf*; et il les dégate dans la communauté française, et non pas en français, comme le dit Bally. Ces idées et opinions qui peuvent être traditionnelles, concernent précisément les „choses“ et non pas le langage en tant que tel. Elles sont une forme de la culture non linguistique reflétée par le langage. „Coseriu, *Structure lexicale et enseignement du vocabulaire* pp. 19—20.

⁴¹ C'est ainsi que J. Lyons constate dans sa *Linguistique générale*: „Il faudrait peut-être voir un rapport entre le nombre important des antonymes et des termes complémentaires dans le vocabulaire des langues naturelles et la tendance générale chez l'homme à *polariser* l'expérience et le jugement, à, penser par opposition.“ p. 358.

Pour l'instant, nous sommes, hélas, trop loin de ce stade synthétique en sémantique et nous savons aussi que ce ne sera pas d'ici quelques années qu'on y arrivera. La présente étude a justement voulu montrer la complexité du problème à résoudre et la diversité des approches dont chacune pourrait à sa façon contribuer à son élucidation.